





Sous des frênes verdoyants
Pâturer la douceur d'un bleuâtre regard : repos d'or.
Le parfum des violettes ravit une âme obscure : épis qui se balancent
Dans le soir, semence et ombre d'or de la mélancolie.
Le charpentier taille des poutres ; dans la combe crépusculaire
Le moulin tourne ; dans les feuilles du noisetier se galbe une bouche pourpre,
Virilité penchée rouge sur des eaux nocturnes.
Il est léger l'automne, l'esprit de la forêt ; un nuage d'or
Suit le solitaire, l'ombre noire du descendant.
Déclin dans la chambre de pierre ; sous de vieux cyprès
Les images nocturnes des larmes ont conflué en une source ;
Œil d'or des origines, patience obscure de la fin.

CALME OBSCUR DE L'ENFANCE

Georg Trakl

Traduit par
Jacques Legrand

GEORG TRAKL ?

Les yeux étonnés en face de moi deviennent ronds comme des billes. Normal, me dis-je, c'est quand même « niché » comme disent les publicitaires. Georg Trakl, qui connaît, à part les professeurs de littérature et les fêrus de poésie ? Et qu'a-t-on besoin de déterrer des poètes disparus il y a plus d'un siècle dans la vieille Europe ? Qu'a-t-on besoin de poésie sur scène, alors que la vie est déjà si compliquée ?

La littérature, la peinture, la musique et le cinéma, nés dans le territoire austro-hongrois, au sein d'une culture riche, d'une géographie et d'une histoire remarquables m'ont toujours fascinée. Est-ce le thème de l'envahissement omniprésent, chez Ingeborg Bachmann ou Michael Haneke ? De la folie qui rôde, de l'écrasant poids des pères, dans l'œuvre de Franz Kafka ou de Bachmann ? Du dynamitage de la langue allemande comme celle qu'opère Paul Celan ? Est-ce la coexistence de tant de minorités au sein du creuset germanique ? Ainsi qu'à Vienne au début du siècle dernier où vivaient Juifs, Hongrois, Serbo-croates, Tziganes et Autrichiens pure laine dans un mélange et un échange foisonnant ? Est-ce le faste de l'empire sur le point de basculer, l'ombre d'une Sissi mythique chevauchant les plaines de Bohême et d'un François-Joseph en costume d'apparat ouvrant le bal par une polka endiablée ou d'une valse de Vienne ? Est-ce l'attentat de Sarajevo, événement qui a marqué mon imaginaire en cours d'histoire à l'école secondaire ? Est-ce surtout cette tranchée de la guerre de 14-18 qui saigne entre le monde ancien et le monde moderne ?

Je suis *tombée* sur les livres de Trakl dans le rayon poésie d'une petite librairie proche de la place Pigalle à Paris. La richesse de ses images et les couleurs de ses mots m'ont tout de suite enflammée. Avant que j'y décèle l'érotisme, la charge sensuelle, avant même que je découvre cet amour, trouble, pour sa sœur et les ombres d'une mère opiomane et d'un père sévère, avant que j'entende parler des médicaments et autres drogues dont Trakl usait, comme bien d'autres poètes, pour y chercher le dérèglement des sens et éviter peut-être la douleur. Du moins Trakl avait-il, lui, la pharmacie à portée de main.

La transgression, Trakl la traque, la débusque et la pratique dans toutes les fibres de son être. Voulait-il échapper à un destin masculin tout tracé où la guerre sert de paysage et d'uniforme ? Ou la virilité n'a qu'une seule voie pour s'exprimer ?

Voulait-il se sortir d'un destin minéral et figé ? Désirait-il suivre la trace de Rimbaud et de Rilke ? Comment savoir.

La psychologie n'est pas très utile en matière de poésie. Pas davantage que la relation entre la vie d'un artiste et l'art qu'il pratique. Quand bien même on pourrait expliquer ceci par cela, au bout du compte, il ne reste que les mots, chargés d'images et de symboles, puissamment évocateurs et leur musicalité, prégnante. Et ce qu'on en ressent, dans l'intime et le secret de notre être, ce qui résonne en nous.

On perçoit, chez Trakl, dans ses poèmes et plus spécifiquement *Rêve et folie*, une tentative de fusion avec la nature et la vie, une flamme indéniable qui le pousse vers l'écriture. Et aussi une recherche vibrante, presque maniaque, de décomposition des êtres et des choses, des situations, un désir de déstabilisation qui vise à bousculer le conforme et le beau au sens où on l'entend généralement, le beau si édifiant que le poète rejette.

Rêve et folie, oui, le rêve, le songe, l'hallucination parcourent le texte, le situant à la frontière du sommeil, de l'inconscient et de la mort.

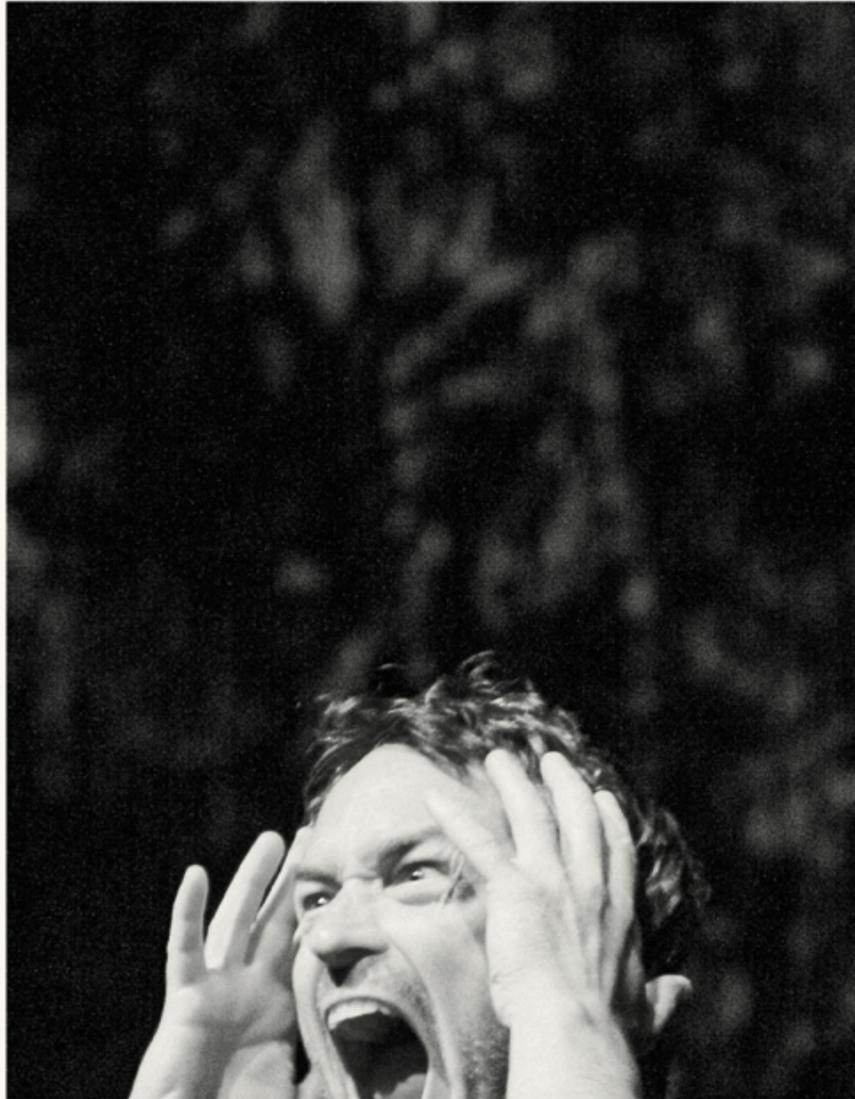
Ce battement de cœur fervent, un peu désaxé, fébrile et pressé, c'est ce que nous avons écouté pour nous tracer un chemin du livre à la scène. Nous avons suivi le fil, ténu, des visions, des apparitions et des fantômes et pataugé dans l'humus, les champs et les bois et les cauchemars. Inspirés par la peinture, celle de l'époque où Trakl écrit, plus particulièrement l'univers de Munch et de Kokoschka, nous avons cherché comment il serait possible, sur scène, d'exister dans le paysage et d'être en même temps le paysage. Non pas à rendre intelligible ce qui ne l'est pas, mais plutôt à partager les impressions, les sensations provoquées par une œuvre inclassable.

Avec qui d'autre que Sébastien partager cette quête, cette folle course au cœur de Trakl ? Il me semble bien que *Rêve et folie* lui était destiné, ça allait de soi que l'interprète de voix si différentes, qui aime tant les mots et que la poésie nourrit, s'approprie cet univers de feu et de terre, d'arbres et d'apparitions et le fasse sien.

Nous nous sommes servis de l'intuition plus que de la raison, et parfois de notre fantaisie - ou de notre folie - pour mettre le poème en scène et tenter de faire ressentir, par le corps et la voix de Sébastien, ses gestes et son rythme, ce que nous en saisissons. Au long du voyage, toute l'équipe de création nous a bien accompagnés, avec bienveillance et amour.

Au milieu de la pandémie, en plein cœur des restrictions imposées, creuser cette œuvre fut salutaire, salvateur. Réparateur, oui. Comme la fréquentation de la nature, de l'art peut seule le faire.

Brigitte
Haentjens



AUTOportrait D'UN PORTÉ DISPARU

François
Guerrette

Laissez-moi vous parler
d'un enfant regardant par une fenêtre
d'où l'on voyait
les pays attendre
d'être découverts :

je suis né dans le bas
du fleuve où les chevreuils veulent
partir se faire
tuer en ville, je viens de là
où le temps à l'état pur s'étire,
où devenir fou fait moins de bruit
qu'être heureux et sourire des deux côtés de la plaie,
la noirceur tombe des branches
comme du charbon mûr,
on se serre la main avec les yeux,
on se salue
entre épouvantails habitués
de sucrer leurs cafés avec la même mauvaise
cocaïne coupée dans l'arrière-boutique
d'une pharmacie recyclant les cendres,
on se serre la main
avec des yeux de chiens fatigués
de se prendre
pour des loups en deuil d'eux-mêmes :
des bêtes qui hurlent rouge comme couteau qui pisse
sur la neige de février, le mois de ma fête,
celui où les fleurs enfouies commencent
leur service militaire,

laissez-moi vous parler
de cet enfant qui regarde
aujourd'hui par la fenêtre
d'où l'on voit
les pays disparaître :
cet enfant
est un homme mort.

La noirceur respire fort,
je ne vois pas
si la nuit des temps est derrière ou devant,
je reste
assis comme un lâche
sur l'une des chaises électriques du dernier métro
qui s'arrêtera dans une étable des années 1930
après être passé par
le jour où la Terre était
ronde comme neuf mois de grossesse et
par toutes les stations
de mon adolescence séchant sur une corde à linge,

ma vraie première
communion s'est déroulée
sur un terrain de baseball avec un buvard d'acide,
l'océan ovulait dans mes yeux
d'écolier qui vendait
de la limonade dans les ténèbres: l'avenir
a eu lieu rapidement,
j'ai cessé
de semer des graines de papillons pour consacrer
mon temps libre à ma fuite,
les numéros 9, 66 et 99 ont beaucoup influencé
ma façon de patiner sur le feu, ma manière
d'aller au cœur
des forêts avant leur extinction de voix,
ne voyant rien j'ai dit
oui à mon deuxième baptême me plongeant
dans l'épais vertige des bières de cavernes solaires,
j'avais le projet
de mourir jeune pour apparaître, percer, crever l'écran
des cinémas de non-voyants, la noirceur
comme un fouet soufflait déjà
très fort dans mon dos, j'avais douze ans
la première fois où j'ai vu
quelqu'un se donner
la mort dans un échange de cadeaux.

Bouddha est né à Cabano, est devenu
soldat et a épousé
une jeune tuberculeuse qui a accouché
de mon père un jour d'automne au sanatorium,
elle avait un cœur
grand comme la pauvreté
et le don
de tenir la main
aux fakirs marchant avec une canne
sur leurs propres éclats de lumière,

un siècle de pluie passagère a passé
entre mes origines et les différentes
versions de moi qui pendent
à plusieurs arbres,
je suis seul au milieu
de ceux que j'ai perdus
en allant trop loin, trop
creux dans le treizième mois de l'année, j'ai fui
en courant sur place avec
des lions hémophiles à la place des poumons,
j'ai hanté
des chambres minables dans des châteaux squattés
par le tas de feuilles mortes que j'ai été,
j'ai rempli
de pleines poubelles d'anniversaires oubliés,
j'ai composé
au papier sablé des mélodies d'insultes, j'ai joué
avec les hochets du vrai et du faux en pensant
tout savoir, j'ai tout fait
pour couper le lien
entre les corps souffrant à distance
dans le temps et l'espace s'emboitant en moi à mesure
que l'univers s'étend.

CINQ IMAGES DE LA VIE DE GEORG TRAKL

Mathias Énard

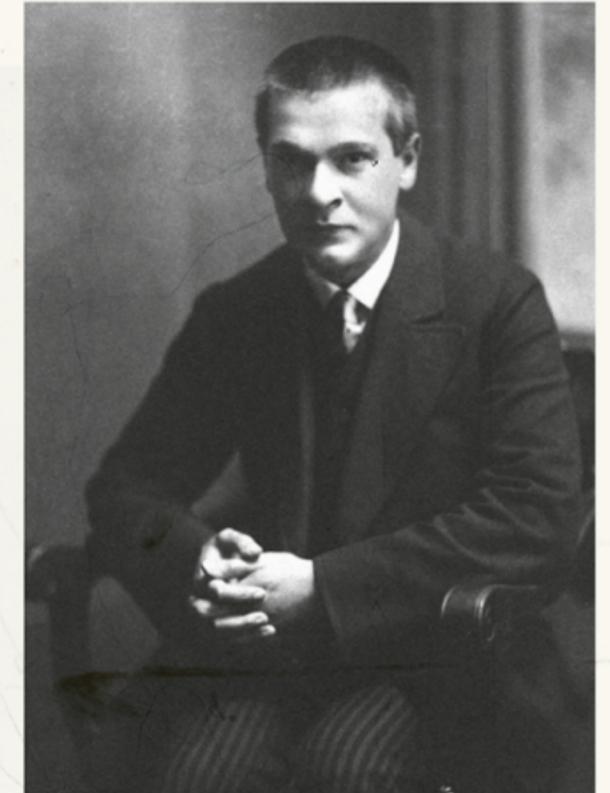
FÉVRIER 1914, SALZBOURG

C'est la dernière série de portraits que nous ayons de lui. La moitié du visage dans l'ombre. Traits caractéristiques de l'enfant. Ombre et enfant – des sourcils épais, noirs comme des nuages, pesant lourdement sur ses yeux. Regard d'orage, de forêt battue par le vent au crépuscule. Bouche fine bien définie, des lèvres minces, leurs commissures pointant légèrement vers le bas. Un pli gonfle sa joue comme un masque. Doigts entrelacés, mains jointes. Ombre et enfant. Pantalon foncé rayé de noir, cheveux coupés ras très courts. Peur, angoisse muette ou impatience et colère, difficile à dire, mais Georg Trakl n'a pas l'air très comode sur cette photo. Le visage rond comme une lune. Un enfant de 27 ans au visage de lune. Un enfant drogué, un enfant ivre, un enfant coupable, un enfant à la recherche de la mort par tous les moyens. La mort, le dernier pardon. Un enfant poète.

Le jeune Salzbourgeois s'était choisi un métier dangereux : pharmacien. La pharmacie lui fournissait aisément barbituriques, opium et cocaïne, autant d'instruments pour en finir. Des moyens pour se débarrasser de soi. Des moyens pour commencer à explorer l'ombre, la forêt imaginaire d'un hiver sans limite. *Schlaf und Tod*, le sommeil et la mort, Hypnos et Thanatos, les deux frères mortels de Heinrich Heine assis à ses côtés – ces deux aigles aux têtes inclinées accompagneront Trakl toute sa vie.

On croit voir Georg Trakl sur cette dernière photographie, mais on ne le voit pas. Personne ne sait vraiment qui il est, à part peut-être sa sœur Margarete qu'il appelle Grete. Georg restera dans l'obscurité. Ses longues rêveries, ses déambulations imaginaires dans l'automne déclinant, ses personnages abîmés dans les brumes de la souffrance solitaire. Pendant ce temps, Kaspar Hauser, mort avec son énigme. *La nuit il restait seul avec son étoile. Et l'ombre de l'assassin dans la pénombre du vestibule. Argentée la tête de celui qui n'était pas né tomba.*

Kaspar Hauser, l'orphelin de l'Europe, disait-on, en parlant de sa haute et mystérieuse naissance ; Georg Trakl, l'orphelin de l'Europe, l'enfant de la poésie, de la littérature, l'enfant de l'Apocalypse à venir. Cette génération, la génération de ceux qu'on appelle les « expressionnistes » ou les « avant-gardistes », parlait avant la catastrophe ; ils étaient les prophètes du massacre à venir, ils décrivaient la fin du monde à venir sans forcément lui survivre. Georg Trakl est de ceux-là, l'enfant de cette langue baignant dans le champ des morts, canoteur ramant sur le canal à contre-courant, sous l'indifférence des étoiles.



MARS 1914, BERLIN

Margarete sa sœur bien-aimée est à l’hôpital à Berlin à la suite d’une fausse couche et une terrifiante hémorragie. Elle est mariée depuis quelques années à un homme de trente-quatre ans son aîné, Arthur Langen. Georg fait le voyage depuis l’Autriche pour la rejoindre, Ils ne le savent pas encore, mais ce sera leur dernière rencontre. La légende raconte que Trakl est convaincu que cet enfant mort-né est le sien. Sa sœur ne le contredit pas. Les deux jeunes gens se sont toujours aimés, d’un amour sombre qui ne peut vivre dans la lumière. Une passion sélénique dans l’obscurité de la nouvelle lune. La sœur hante ses écrits. Le sang de la sœur, la mélancolie de la sœur, la culpabilité de Georg. Un tel amour ne peut être que crypté. Il a grandi en secret durant l’enfance, s’est développé à l’adolescence. C’est ce qu’on imagine. Isis et Osiris donnant naissance à Horus. Ce serait trop simple. Ils ne donnent naissance qu’à leur propre souffrance. La sœur et sa *furieuse tristesse*, celle qui hante (barque sur les flots, cachée par le silence de la nuit) le corps et la mémoire du poète. De cette passion, il ne reste que des éclairs cachés dans les vers de Trakl. Des soupirs scintillants. Leurs lettres ont été détruites, leur amour ne pouvait porter aucun fruit, aucune parole, ni souvenir. La transgression, l’abandon, le silence au lieu des éclairs du plaisir, les tornades de la chair.

On ne sait si c’est pour échapper à cet amour amer qu’à Salzbourg, et plus tard à Vienne, Trakl se lança chaque nuit vers les bordels, dans la somnolence épaisse de l’éther ou l’énergie aveugle de la cocaïne. Dès qu’il a atteint l’âge de raison, Georg a fui.

Il consomme des quantités terrifiantes de vin et un aussi grand nombre de prostituées. Salzbourg est une petite ville de marchands et de soldats prisonnière de la mémoire de Mozart. Le père de Trakl, Tobias, est quincaillier. Les affaires sont rentables. Le couple Trakl ont six enfants, dont Georg et Grete. Georg dit qu’il a toujours détesté sa mère, au point de vouloir l’étrangler de ses propres mains. Il préfère la gouvernante alsacienne avec qui il parle français. Georg se réfugie non seulement dans l’alcool et la drogue, mais aussi dans la poésie. Il lit Rimbaud, Verlaine. Il se représente comme le « voyant » de Rimbaud, un voyant pratiquant toutes les formes d’amour, de souffrance, de folie. Souffrance et folie secrète que Grete, on l’imagine, partage avec lui. On l’imagine, on ne sait rien de tout cela. Tout ce que l’on sait est qu’elle est une pianiste douée et que son mari berlinois finira par demander le divorce, pour cause d’adultère avec deux des amis les plus proches de Georg.

Margarete Trakl est l’angle mort ; le recoin que tous les critiques, tous les curieux ont cherché à envahir. Le recoin secret. Trois ans après la mort de son frère, en 1917, à Berlin, Margarete Trakl se tire une balle dans le cœur. Tout bascule alors dans l’inconnu. De ces deux êtres, de la puissance de ce qui les a rejoints, il ne reste que des ondulations à la surface de l’eau, des taches sur la lune, le bruissement des feuilles dans les poèmes de Georg, les arpeges complexes de Grete et le son d’un coup de feu.

GEORG TRAKL PART À LA GUERRE.

ÉTÉ 1914.

PRESQUE L’AUTOMNE.

Georg Trakl part à la guerre. Et il part pour une guerre très autrichienne, pas du tout berlinoise, si autrichienne en fait que nous ne savons comment l’appeler. L’Autriche-Hongrie se bat contre les Russes aux confins de leur empire, dans la plaine galicienne, du côté de Lemberg, aujourd’hui Lviv en Ukraine. Une plaine aux corbeaux, aux sillons pour planter les morts. Essayons de mettre de côté le lyrisme ; le siècle a passé. Oublions la mort et la poésie qui vient avec la mort. Il est difficile de se réconcilier avec sa dernière disparition. Ces larges épaules, ces jambes ciselées et puissantes, ce regard ombrageux. Quelques vers encore et il ne vit plus. Adieu. Ma sœur vit encore, mais elle est morte. Mon frère vit encore, mais il mourra. Adieu. Vous verrez des forêts, vous vivrez des tempêtes. Vous serez l’homme blessé du siècle. Vous avez imaginé d’immenses monuments sous les aigles des vainqueurs, invincibles, légions toujours plus nombreuses, dont les pignons abriteraient vos errances – ou les éteindraient.

L’empire s’apprêtait à s’écrouler dans un sillon, à souffrir cette plaine dans un cri. À peine entrés en guerre, nous mourrons. Mais revenons donc à Georg Trakl. À son uniforme, à son casque. Et nous voici, entourés de chair et de peur, dans une grange avec quatre-vingt-dix-neuf soldats blessés à soigner. Je les vois, je les entends. Ils crient. Je les soigne, ils crient plus fort. Ils ne veulent que la mort qui ne vient pas assez vite. Nous sommes sur la paille d’une grange, je suis le médecin, je soigne, tu as soif, ton ventre palpite, ta blessure à l’estomac se répand au sol, je vois les épaisses spirales blanches de tes intestins, ne bois pas, ne bois pas, je voudrais prendre mon fusil et cesser ces convulsions, ces convulsions comme des souvenirs, dans cette grange sur la paille, je ne peux regarder ton uniforme, ton grade, ton sang, comment t’appelles-tu, comment t’appelles-tu, ce sont les blessés de la Grange de Gródek, que de bouches tordues sous leurs cris, *toutes les routes débouchent dans la pourriture noire*.

Et là, à la veille de la mort, à l’instant de mourir, à l’instant du dernier poème, l’ombre de la sœur se mêle à nouveau, comme un parfum, aux vagues sombres des arbres ; c’est elle qui vient saluer les fantômes ensanglantés des héros tombés au combat.



3 NOVEMBRE 1914, TOTENSCH EIN

D’une overdose de cocaïne
Ils disent que tu t’es donné la mort
À l’hôpital militaire de Cracovie.
Un télégramme l’a annoncé
À Berlin
Et à Salzbourg:
« Georg est mort
Dans la nuit du 3 au 4 novembre
À l’hôpital militaire de Cracovie
D’une crise cardiaque
Le 6 enterré
Au cimetière militaire
Au même endroit
Nos condoléances »
Tu t’es donné la mort
Ou elle t’a emmené
Offert à la mort
A suivi un long hiver de silence
Enfin réunis dans les entrailles
Les jumeaux
Sommeil et mort.

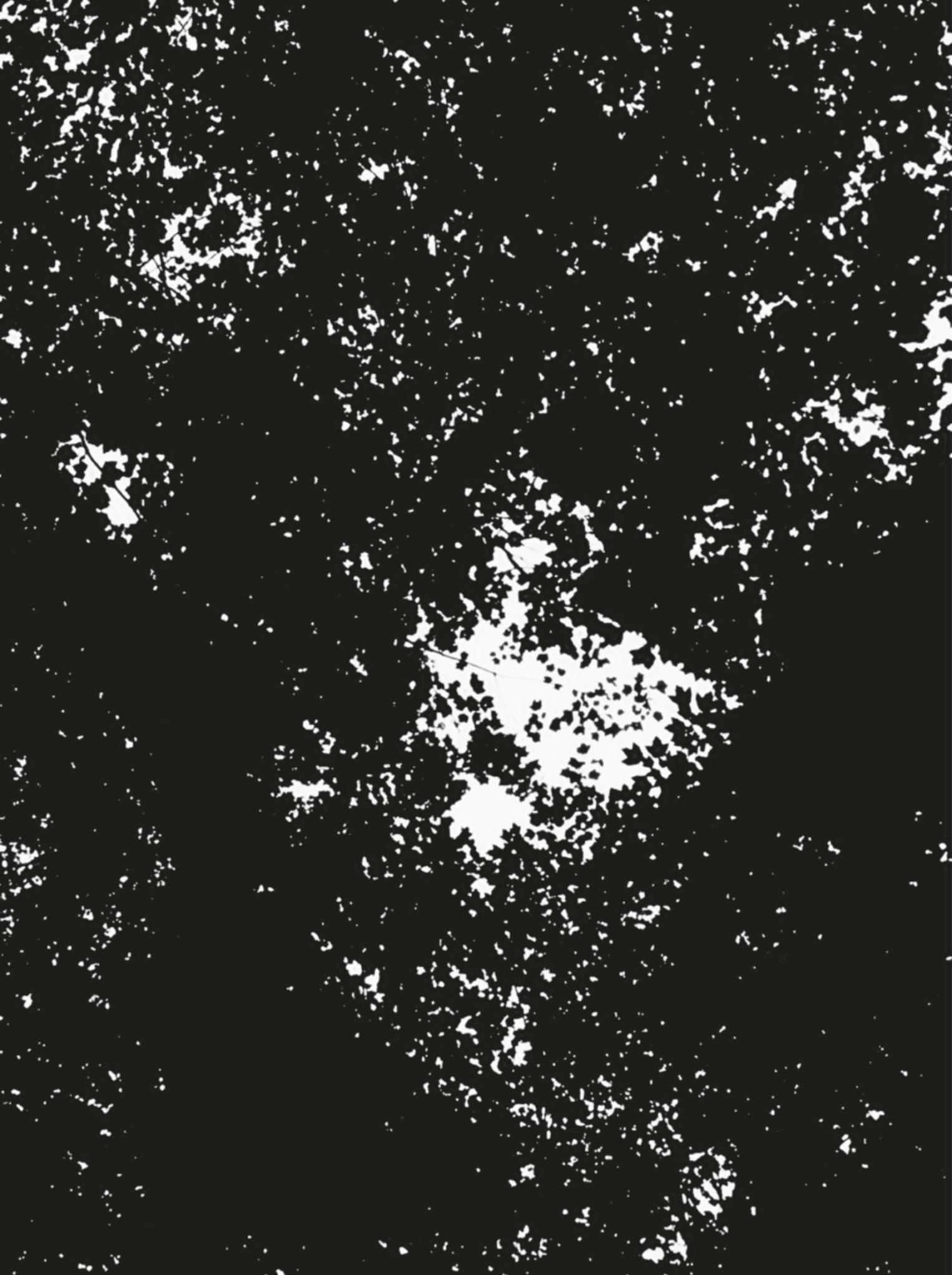
Extraits de

Mathias Énard

Five Images from the Life of Georg Trakl

Granta, 3 janvier 2020

Traduit par Xavier Inchauspé



LE SANG VERSÉ,
FROID LUNAIRE;

TOUTES LES ROUTES DÉBOUCHENT
DANS LA POURRITURE

NOIRE.

UN FRÈRE, UNE SOEUR, SUR LE QUAI DE LA MORT

Rachel Bergeron

Un frère, une sœur, sur le quai de la mort.
Leurs doigts entrelacés comme des barbelés saluent le
ciel tordu.

La sœur étend de sa bouche le soleil délabré sur le large ;
la vision de leur effroi versé dans l'écarlate.
Leur reflet dans l'eau s'accroupit à la brunante et s'éva-
porera avant latombée du jour.
Surveillant l'agonie de leur mère, ils y apposent le sceau
de leurs mains perdues.

La mère hume l'odeur tiède de leur chevelure ; laissant
sa progéniture s'imprégner de son marécage.
Ils approchent, se hissent dans l'ultime caresse, la
veulent mémorable, éternelle. Ils piétinent la mère de
leur amour. Elle les lisse et les repasse, plastifie sur eux
ses inquiétudes pour le siècle à venir.

Puis, du bout de ses doigts frêles, échappe ses enfants,
les oublie, abandonne.
Eux qui se recroquevillent sous le roseau des départs :
la silhouette de leur mère raidie sur leur enfance.
Il n'y aura que le large pour les consoler.

Orion coule le nœud de leur dernière étreinte, entrelace
les sentiers pourpres de leur histoire. Les hautes herbes
dans le vent du sud s'inclinent sous leurs ténèbres.

Les chevelures des anges s'engouffrent dans la gorge
de la mère, encombrant son dernier souffle, faisant d'elle
le chuchotement de la brise, érigeant en son haleine la
putréfaction entamée.

Les vagues se retirent en silence ;
cérémonial est le fleuve lorsqu'il lèche les pieds des
mourants.

Les oiseaux pendus dans l'azur les engloutissent comme
des constellations.



IL SUIVAIT LE FLEUVE
AUTOMNAL SOUS LES ARBRES
DÉPOUILLÉS,

LORSQUE SA SOEUR,
DÉMON FLAMBOYANT,

LUI APPARUT DANS UN
MANTEAU CHEVELU.



ÉCHOS NOCTURNES

Ô le disque délabré du soleil, ô la face grise de l'effroi
franchissez le crépuscule, dans le foudroiement, prenez note de l'immensité:

l'agonie tissait mon sommeil, une plainte de femme et de cèdres brûlés où les sanglots
fracassaient les galets et l'envie naissait d'un secret

je fuyais les bombes, les figuiers chantaient pour cacher le bruit de mon dos qui hurlait à la ville

protège-moi
je sens une odeur de loup qui guette
ce soir je n'ai pas envie de tuer

au seuil de mes rêves, mon père observait la chute, je dérivais nue, le corps trahi

à l'appel de la prière, ma jouissance coïncida avec la honte, la mythologie de l'enfer était depuis
toujours une familiarité

ô possédée de la nuit, à quoi bon se repentir
mais le geste mais la pierre et l'innocence courant les vallées... comment consoler dieu dans
l'extase

les pensées défilaient douloureuses comme le vent, sous un arbre calciné, ma voix cherchait
son épaisseur, la pluie étioyait chaque ombre, une abeille butinait mon sein, les conifères se
révoltaient de ce songe trop étroit

bientôt le ciel refusait la vie

couverte d'absence, la douleur tapissait mon sexe, dans ma coulée voluptueuse, l'abîme d'un
chant marin

et pour doute la santé

transie de partout, j'ai attendu la levée du jour pour écrire les échos de l'obscurité et m'habiller
de lumière

Emné
Nasereddine

PSAUME

Paul Celan

Personne ne nous pétrira de nouveau de terre et d'argile,
personne ne soufflera la parole sur notre poussière.
Personne.

Loué sois-tu, Personne.
C'est pour te plaire que nous voulons fleurir.
À ton
encontre.

Un Rien
voilà ce que nous fûmes, sommes
et resterons, fleurissant :
la Rose de Néant, la
Rose de Personne.

Avec
le style, lumineux d'âme,
le filet d'étamine, ravage du ciel,
la couronne rouge
du mot pourpre que nous chantions,
au-dessus, ô, au-dessus
de l'épine.

Traduit par
Jean-Pierre Lefebvre



VIENNE OU L’APOCALYPSE JOYEUSE

Olivier
Kemeid

LES PROVINCIAUX DÉBARQUENT

Georg Trakl, originaire de Salzbourg, débarque à Vienne en 1908, soit la même année où l’École des Beaux-Arts de la capitale recale un élève médiocre qui vient lui aussi de s’installer dans la ville, et qui porte le nom d’Adolf Hitler. Que ces provinciaux autrichiens que tout sépare hormis l’âge – ils ont deux ans de différence – aient été attirés par la capitale symbolise parfaitement ce que fut la Vienne de la Belle Époque, creuset des hautes sphères intellectuelles, artistiques et scientifiques de son temps, mais également laboratoire des idéologies les plus rances qui soient, dont au premier rang l’antisémitisme. Ainsi peut-elle attirer à la fois le Rimbaud autrichien et l’Antéchrist en personne... Hermann Broch – dont *Les Somnambules* représente le grand roman de l’Europe centrale selon Kundera – a eu cette expression célèbre pour qualifier l’esprit régnant dans la capitale de l’Empire austro-hongrois au tournant du siècle: l’apocalypse joyeuse.

L’ÉDIT DE TOLÉRANCE

Siège de la monarchie la plus vieille d’Europe encore régnante, les Habsbourg, capitale d’un empire qui sera démembré dans quelques années, entraînant l’Europe et le monde dans un bain de sang, Vienne est en ce début de XX^e siècle la cinquième métropole de l’Occident, après Londres, New York, Paris et Berlin. Un trait cependant la différencie des autres capitales européennes: l’édit de Tolérance promulgué depuis 1781 – permettant pour la première fois aux Juifs d’être considérés comme des citoyens à part entière. Tous les types de métiers leur deviennent accessibles, toutes les institutions scolaires leur ouvrent les portes, voire les institutions tout court, jusqu’à l’armée. Les conquêtes habsbourgeoises des contrées est-européennes, dont la Hongrie, la Bohême-Moravie, la Galicie et la Bucovine, vont entraîner la migration de nombreux Juifs issus de ces régions vers la capitale austro-hongroise: c’est à Vienne que la plus grande poussée démographique juive mondiale aura lieu.

LE FOYER ARDENT

Grâce à ce creuset unique, où il serait illusoire de croire que l’identité juive forme un bloc monolithique – à cette époque, on se définit avant tout comme originaire de Galicie, ou de Budapest, ou de Prague... – une ébullition culturelle et scientifique sans précédent se produit. L’élite juive contribue de plein fouet à la gloire de Vienne, la transformant en « capitale du XX^e siècle » dicit Walter Benjamin. S’y retrouvent au même moment et dans le même lieu Gustav Mahler, Sigmund Freud, Stefan Zweig, Hermann Broch, Arthur Schnitzler, Arnold Schönberg, Karl Kraus... L’Université de Vienne est considérée comme l’un des foyers intellectuels les plus dynamiques d’Europe; pour peu qu’on s’intéresse à l’architecture, à la médecine, à la peinture, à la musique, à la littérature, Vienne reste incontournable.

LA VILLE JOUISSEUSE

Comme la ville a deux mille ans et la maison des Habsbourg mille ans, « *la stabilité paraît indétrônable* » écrit Stefan Zweig. « *Tout semblait fondé sur la durée: un âge d’or sans fin. Chacun savait ce qui était permis et ce qui était défendu, tout avait sa norme, sa mesure, son poids déterminé. Pratiquer la musique, danser, jouer au théâtre, converser, se comporter avec goût et agrément: ici on cultivait tout cela comme un art particulier. Vienne était une ville jouisseuse.* »

LE POUVOIR D’ATTRACTION ET DE RÉPULSION

Quiconque a des vellétés artistiques est attiré par Vienne comme par un aimant; cependant qui s’y sent perdu a vite fait d’en éprouver du dédain. Ce fut le cas de Trakl, souffrant semble-t-il de solitude: à l’instar de Lautréamont, lui aussi maudit, lui aussi mort si jeune, lui aussi perdu dans une grande capitale de la douleur, le poète aurait ressenti du dégoût face à la grande valse viennoise de la modernité.

Si la répulsion confirme chez Georg Trakl une vocation poétique – c’est à Vienne qu’il écrit son premier recueil de poésie – elle plongera le jeune Adolf dans les abîmes de la haine: aux yeux de l’apôtre du Mal absolu, le fléau de la modernité a été tout simplement enfanté par les Juifs. Hitler n’est pas le seul hélas à penser de la sorte: la Vienne de l’époque, si lumineuse, si éclairée dans tous les sens du terme, enrichie par des années de libéralisme progressiste, est dirigée par Karl Lueger, antisémite notoire. Sa virulence à l’endroit des Juifs est telle qu’il sera cité comme exemple dans *Mein Kampf*. Est-ce donc dans le Danube que le futur Führer puisa sa folie meurtrière? Les biographes se disputent à ce sujet; selon Ian Kershaw, auteur de référence en la matière, l’antisémitisme d’Hitler commence bien avant son arrivée à Vienne. Mais il est clair que le contact avec l’élite juive responsable en grande partie du foisonnement artistique de la ville marquera durablement et négativement son esprit, tandis qu’il inspirera Trakl, qui trouva chez un de ses plus éminents représentants, Karl Kraus, un fidèle allié et son premier soutien officiel.

SUR LES SOMMETS OÙ RÈGNE LE CALME

Trakl, qui n’a pas d’origine juive, se lie donc avec un Juif viennois qui est certainement le plus grand détracteur de la bourgeoisie juive qui soit, au risque même de se faire accuser... d’antisémitisme. Le fondateur de la revue *Die Fackel – Le Flambeau* si vous le traduisez en songeant à la verve de Kraus, *La Torche* si vous préférez mettre de l’avant sa satire féroce et sans concession – est un personnage illustre de Vienne. Ses lectures publiques, où il fascine le public par ses talents d’interprétation, peuvent rassembler jusqu’à 2 000 personnes. Dramaturge, poète, essayiste, pamphlétaire, « *grand-prêtre blanc de la vérité, voix cristalline, habitée du souffle glacial de Dieu, magicien courroucé guerrier* » écrira Trakl à son propos, Kraus embroche tout ce qui affadit l’imaginaire. Il attaque les bourgeois et pourfend le sionisme. Précurseur de la critique des médias, ceux-ci alors en pleine explosion – Karl Kraus était le Chomsky de son temps – l’auteur de la monumentale œuvre *Les derniers jours de l’humanité* rencontre Trakl en 1912; tous deux se lient aussitôt d’amitié. Profondément marqué par la mort si précoce de Trakl, Kraus ne cessera de lui rendre hommage dans les pages de *Die Fackel*, plaçant l’œuvre du poète aux côtés de celle de Goethe et Hölderlin, « *sur les sommets où règne le calme* ».

UN AVEUGLEMENT

Grand nombre d’artistes viennois ont préféré ne pas regarder les réalités sordides, cherchant plutôt à fuir dans l’art: c’est aussi dans cette fuite que se logeait l’apocalypse joyeuse... D’autres ont cru que le torrent de haine du nazisme allait finir par s’assécher. Trakl, décédé d’overdose en 1914, n’aura pas le temps de voir mourir dès les années 1920 l’esprit de « Vienne 1900 », transformant l’apocalypse joyeuse en apocalypse tragique. La suite, sordide, est connue: des 180 000 Juifs vivant à Vienne lors de l’invasion nazie, 120 000 réussirent à émigrer. Les autres furent déportés et seulement 2 000 d’entre eux survécurent. Ce qui fit de Vienne la capitale du monde fut anéanti, mais sans que nous le sachions toujours, sans que nous pensions aux Juifs de Vienne 1900, ainsi qu’à tous ceux qui comme Trakl se sont nourris et inspirés à leur contact, nous vivons encore entre les murs de leurs créations.

CRÉPUSCULE

Georg Trakl

Toute souffrance te saccage, te déchire
Et tremble du désaccord de toutes les mélodies
Toi harpe brisée - pauvre coeur
d'où fleurissent les fleurs malades de la mélancolie

Qui a convoqué ton ennemi, ton meurtrier
Qui a volé la dernière étincelle à ton âme,
comme il enlève le divin de cette terre mesquine
Et l'a fit putain, détestable, malade, en dissolution.

Tu es dans le milieu de la nuit profonde
Un rivage mort à la mer muette,
Un rivage mort :
Jamais plus
Tu es dans le milieu de la nuit profonde

Tu es dans le milieu de la nuit profonde

Le ciel dans lequel, astre, tu brûlas,
Un ciel où nul dieu jamais plus n'éclôt,
Tu es dans le milieu de la nuit profonde

Tu es dans le milieu de la nuit profonde

Un non-né dans un doux sein
Et qui jamais ne fut ni jamais ne sera,
Tu es dans le milieu de la nuit profonde
Silence

Au-dessus des forêts luit blafarde
la lune qui nous fait rêver
Le saule au bord de l'étang sombre
pleure sans bruit dans la nuit ;

Un coeur s'éteint - et insensiblement
les brouillards débordent et montent -
Silence, silence !

Au soir, ils portèrent l'Étranger dans la chambre des morts ;
une odeur de goudron, le doux soupir des platanes roux ;
le vol noir des choucas ; sur la place on a relevé la garde,
le soleil aura sombré derrière une toile noire ; toujours reviendra cette soirée enfuie.
Dans la chambre voisine, la soeur joue une sonate de Schubert,
très doucement son rire coule sur la fontaine délabrée.

TE REJOINDRE DANS LE PROFOND

Amélie Dumoulin

Je trouve pas ma veine
Mais je la cherche
partout
promis je la cherche

Avec mon doigt
je parcours tes rivages morts
sur le papier pas vraiment blanc
Je tapote
pour la trouver
la bonne
Pour te rejoindre
dans ce milieu du profond

Un pacte
Éteindre nos coeurs insensiblement ensemble
Percer les yeux d'Espoir
avec l'ouvre-bouteille du 25^e anniversaire de mariage
de mes parents
Laisser tomber par terre
ma robe de peau
(ça fait mal puis ça fait du bien)
Piler dessus
avec mes patins à glace
mal aiguisés
À poil toute en veines
comme une petite conne devant un rocker sidatique
Du jus d'orange
100 % pulsation

Te rejoindre dans le milieu du creux du profond

même si fuck
il doit rester un peu d'air
ici
poète
parce que ce silement
vraiment je sais pas
mais on dirait
ta voix

(Ça fait mal puis ça fait plus rien)

Mais il me semble que si je sors de là
de ta piscine d'automne de goudron
un peu finalement encore vivante
poète
les choses et les gens seront
simplement
lumière
parfaitement
lumière
le vert
des pelouses
lumière
comme mille beaux vingt piasses
trouvés par terre
comme une pomme froide sur l'oreille
pour écouter la mer

Bon
maintenant
poète
si la nuit
pouvait éteindre
deux minutes
son ostie de beauté
que je l'entende battre
que je la trouve
ma veine



UNE INCANTATION

Entretien avec

KARL LEMIEUX
(CONCEPTEUR VIDÉO)

ROGER TELLIER-CRAIG
(CONCEPTEUR SONORE)

Propos recueillis par

XAVIER INCHAUSPÉ

Invités pour la première fois à collaborer sur un projet artistique mené par Brigitte Haentjens, le cinéaste Karl Lemieux et le compositeur Roger Tellier-Craig se retrouvent pour discuter de *Rêve et folie* et de ce qu'ils entrevoient pour cette œuvre en cours de création.

K.L. Moi j'ai embarqué dans le projet sans savoir ce que ça allait être au juste. [Rires]. Au départ, je ne savais pas si c'était sur la vie de Trakl, si ça allait être une suite de poèmes, un mélange de tout ça ou quelque chose de plus éclaté encore. Et à un moment donné, j'ai réalisé que le spectacle était le poème *Rêve et folie*. Point.

R.T-G. Pour moi ça été la même chose ! Et plonger dans ce poème-là, lui seul, ça été toute une expérience. C'est vraiment un poème assez complexe, riche. Et en même temps, étrangement peut-être, c'est une proposition artistique toute simple.

K.L. Même si je l'ai lu et entendu souvent, à chaque fois j'y découvre quelque chose de nouveau.

R.T-G. Et même si le public lui ne l'entendra qu'une fois, ce n'est pas grave parce que ce n'est pas le rationnel qui va primer ou qui doit primer, mais plutôt les sens. Ce que l'on va alors ressentir.

K.L. Le travail que Brigitte fait avec Sébastien, c'est vraiment pour moi comme une incantation du poème.

R.T-G. C'est bien dit !

K.L. Il ne dit pas, il ne joue pas, mais il interprète. En fait, il incarne vraiment le poème.

R.T-G. Et même, il n'interprète pas le poème lui-même de manière représentative. Ce n'est pas illustratif. Son interprétation est elle-même poétique. Son jeu, sa voix, son corps ne servent pas à illustrer ou encore moins expliquer. C'est vraiment une incantation comme tu dis.

K.L. Il est « possédé » d'une certaine manière. Et dans les images que j'ai proposées, je tends aussi à cela. Je ne cherche pas à illustrer le poème. Ce ne sont pas toujours des choses que l'on reconnaît, car on n'est pas forcément dans le figuratif. On est quelque part dans un univers parallèle, un peu comme dans le film *Hellraiser II*.

R.T-G. Un chef d'œuvre ! [Rires]

K.L. Amélie Dumoulin (la conseillère dramaturgique du spectacle) disait l'autre jour que mes images étaient comme le tissu d'un rêve. Alors si ces images sont le rêve, on peut se demander si Sébastien n'est pas l'incarnation de la folie dans ce rêve-là ?

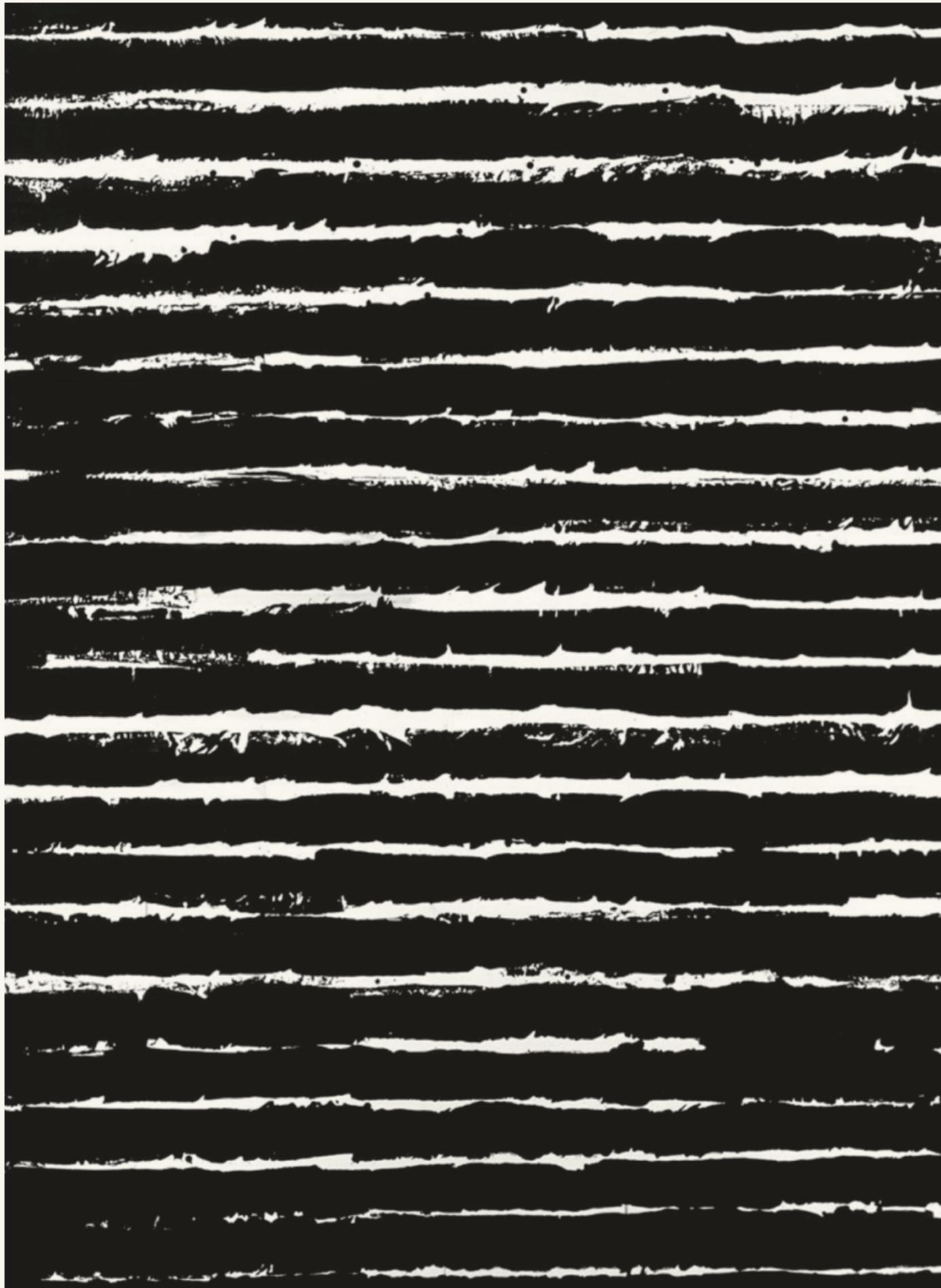
R.T-G. C'est intéressant, car moi aussi mon travail c'est comme ça que je l'ai abordé. Comme le tissu d'un rêve. Tramer des petits grains fins qui bougent comme tes images à toi. Ça se veut mouvant et abstrait en même temps. Mais qui peut rappeler des énergies naturelles : comme le mouvement du vent, la chute de l'eau. De la matière qui bouge dans le temps et l'espace.

K.L. C'est drôle parce que je reviens de la Nouvelle-Écosse où j'ai filmé les images en forêt pour le spectacle. Je suis toujours en ville et c'est un rare moment où je me suis retrouvé seul dans le bois. Et j'avais oublié à quel point c'est bruyant la forêt !

R.T-G. Oui. Tellement !

K.L. En me plantant là avec ma caméra à écouter la forêt, d'une certaine manière, ça m'a ramené à l'idée que j'avais, à la base, pour la vidéo dans le spectacle et qui était celle des mouvements vaporeux de nuages. Et voir alors comment on peut plonger dans un brouillard de grains et de matière. Comme pour ta musique !

R.T-G. Le brouillard. C'est tout à fait ça. Parce qu'il y a quelque chose qui se perd si le focus ne reste pas sur Sébastien et son corps et ses mots, si on détourne l'attention ailleurs. Le brouillard permet de l'accompagner sans distraire. C'est pour ça que l'électro-acoustique ça s'écoute dans le noir ! Sinon on n'entend pas la musique. C'est normal, l'humain va toujours vers ce qui est le plus simple à percevoir, le plus évident, ce qui ressort le plus.



K.L. Je me souviens à une des réunions Michelle Corbeil disait que Trakl lui faisait penser à Pierre Soulages. Un de mes peintres préférés! Je suis d'ailleurs fan de l'École de l'expressionnisme abstrait, Franz Kline et compagnie, et je travaille toujours en noir et blanc. J'aime la peinture à gros traits. Mais pour cet univers-là, celui de Trakl, même si je cherchais à rester dans cet esprit, je voulais y aller plus doucement.

R.T-G. D'où la peinture sur pellicule?

K.L. Exact, j'explore différentes techniques depuis plusieurs années en peignant sur de la pellicule à l'encre de chine ou l'acrylique. Et le projet cadrait bien pour moi avec le mouvement en douceur et cette abstraction que je recherchais. Assez différent du travail que je crée dans mes films personnels et que je conçois plus comme des *visual assaults* et où j'essaie d'être le plus *heavy* possible. Je suis un amoureux de *power electronic* et de *musique noise*.

R.T-G. Tout est une question de dynamique. Dans le jeu de Sébastien, il y a des moments de grandes intensités, des moments d'accalmie aussi. Et l'idée est d'entrer en tension avec lui, en dialogue avec lui. Parfois pour l'appuyer ou inversement le contredire. Pour soutenir ou dérouter, mais jamais pour nous distraire de lui, seul en scène.

K.L. Oui. Et pour *Rêve et folie*, ça m'aurait paru complètement inapproprié de bombarder la scène de flashes visuels. Le plus important est de rester calme et de laisser toute la place à Sébastien comme tu dis.

R.T-G. Tout à fait! De mon côté, je trouvais aussi important de coller à l'actualité de Trakl et c'est pour cela que je pense aussi utiliser un échantillonnage de la musique d'Arnold Schönberg, un compositeur contemporain de Trakl. Donc est-ce qu'on verra des apparitions fantomatiques de cette musique pendant le spectacle? Probablement. On verra. Il nous faudra l'essayer en salle.

K.L. Mais pour le reste, ta trame musicale sera composée de quoi?

R.T-G. En fait, tous les sons proviennent d'un *close-miking*. Ce sont des prises de son faites de plusieurs petits objets que j'avais enregistrées dans mes cours d'électroacoustique au Conservatoire. Après je les transforme, les déforme, les ralentit, les accélère, les inverse, les déconstruis. Mais à la base, ce sont des sons concrets, réels. Ce ne sont pas des sons de synthèse. Des grains de riz dans une boîte de carton. Une main qui gratte la terre. Une bille qui tombe au sol. Le son est de la matière en mouvement. À partir de là, j'essaie de poétiser l'environnement sonore dans lequel Sébastien est plongé. Ça rappelle le réel, mais ce n'est pas tout à fait ça. Et c'est ainsi que l'on pourra se rapprocher du rêve, je crois.

K.L. En fait, la proposition est déjà tellement radicale d'une certaine manière: c'est un objet poétique, non narratif. Et plus on garde les choses simples, plus l'œuvre va prendre de la force, je pense. J'avais compté 18 mouvements dans le poème et je pensais donner à chacun son image, son mouvement. Mais je suis naturellement revenu à l'idée que *less is more*.

R.T-G. Avec ce genre de proposition, en voulant être trop généreux, tu arrêtes de l'être. Tu enlèves alors la possibilité aux spectateurs d'avoir la participation active de son imaginaire. Tu les limites! Tu empêches le public de faire son propre chemin expérimentiel.

K.L. On dirait que l'œuvre ne veut pas aller là, dans une surenchère.

R.T-G. C'est une invitation à se perdre dans l'onirique. À se perdre dans la sensation. Est-ce que, comme public, tu vas t'abandonner ou au contraire est-ce que tu vas chercher à comprendre l'expérience, à te l'expliquer rationnellement?

K.L. On découvrira ça le soir de la première! [Rires]

R.T-G. Exact! Mais au final, si ça ressemble à ce que je projette déjà ce sera du théâtre comme je l'aime. Une proposition floue, insaisissable avec des contradictions qui annulent le sens et qui déroutent les sens.

J'AI FAIT TROIS RÊVES WEIRD

Jean-Christophe Réhel

J'ai fait trois rêves weird
Dans le premier rêve
J'ai vu deux anges dans le bois
Ils se serraient la main
J'essaye de trouver la paix
Une seule paix
Je vais sur centris.ca
Les maisons sont toutes chères
À part peut-être
Une maison mobile à vendre à Chertsey
Une maison toute décâlissée
Perdue sur un terrain vague
Il y a des trous dans le toit
Il n'y a pas de toilette
J'en rêve chaque nuit
Ce n'est pas des blagues
L'ALT de mon foie est élevé
Le médecin me suit jusqu'au petit chalet
Le médecin mange quelque chose dans l'arbre
Le médecin fou la chienne aux écureuils
Ma boîte de courriels est dans le même arbre
Elle attend que je ponde un poème
À la place
Je ponds un écran d'ordi
Le soleil envoie un texto à mon père
Mon père ne veut pas me faire lire le message
Je suis tombé sur une photo
J'avais cinq ans
J'ai des petites lunettes de plongée sur les yeux
Mon père me prend dans ses bras dans la piscine hors terre
Aujourd'hui c'est moi qui prends mon père dans mes bras
Il a rapetissé
Il a tellement rapetissé qu'il entre au complet dans ma main
Je peux lui mettre des petites lunettes de plongée sur les yeux
Je peux lui dire
Aweille pa'
Mets tes bottes d'hiver
Faut y aller là

La neige entre dans nos mitaines
C'est la vie
Je veux dire
C'est vraiment ça la vie :
De la neige sur notre peau
Je vois des gens marcher sur le fleuve gelé
La glace est trop mince
Ils sont fous
Ils ont sûrement l'ALT du foie trop élevé
Le capitaine Haddock qui fait un feu dans la chaloupe
J'aurais fait la même chose
Ça fait longtemps que je n'ai pas mis un polo de travail
Me faire engueuler par mon boss le matin
Parce que je n'ai pas bien lavé
Le troisième bol de toilette
Dans le deuxième rêve
J'ai volé une banque avec toi
Je me suis fait tirer dessus par les policiers
Je t'ai crié de t'enfuir
Et tu m'as écouté
Et j'étais triste
Le bruit de mes mains
Sur le clavier de mon Mac
La moitié du temps
Ça fait du bruit pour rien
J'appelle un ami
Pour lui souhaiter bonne fête
Il me parle de la maison qu'il construit
Je lui parle de la quantité de bière qu'on a bu quand on était ado
Et du mur en canettes qu'on a érigé dans sa chambre
Ma seule vraie prouesse de gars manuel
Il me dit :
Tu t'en souviens pas?
Un mois plus tard
Y'avait un millier d'araignées blanches qui sortaient des canettes
Je reçois encore un courriel
Qu'est-ce qu'on me veut?
J'aimerais avoir la paix
Ne pas payer d'impôt
Revenu Québec m'envoie un chèque de 133\$
Revenu Québec me demande de leur rembourser 240\$
J'essaye d'éviter les flèches que mon comptable me tire dans le dos
Il est un bon archer
Il réussit à m'atteindre
Une flèche dans le cœur
Quatre flèches dans la tête
C'est l'hiver

Je suis dans un chalet
Je suis assis dehors avec mon père
Je fais un feu dans la cour
Papa ne voit pas les flèches qui sortent de ma tuque
Il me dit :
Y'a un gars qui est mort pas loin d'ici
J'alimente le feu aux cinq minutes
Il fait tellement froid
Je prends le ski-doo
Je fais des voyages de bûches
Papa me dit qu'il faut entrer
Il commence à faire noir
Il commence à neiger
Je mets tout le bois dans le feu
J'essaye d'étirer le temps
Ça brûle tellement vite
Le médecin n'est plus là
Le médecin se réchauffe dans son nid de médecin
Dans le troisième rêve
Je vide le lave-vaisselle
Je range les cuillères avec les cuillères
Je m'assois dans le divan
Un médecin s'assoit à côté de moi
Il dépose sa main sur mon genou
Je dis à papa:
Encore cinq minutes
Ok?
Je lui donne une saucisse à hot-dog
On fait cuire nos saucisses dans le feu
On les crame
On les mange
On les aime comme ça
Les lèvres noires
On rit les dents tachées de cendre
On embarque sur le ski-doo
Papa s'accroche à mes épaules
On traverse la tempête de neige
On ne voit rien
On ne sent rien
On ne sent pas la neige
Sur notre peau
On ne sent pas le feu qui brûle
Sous le ski-doo.



LE TOMBEAU GLACÉ
DANS LEQUEL REPOSE
LE COEUR BRÛLANT
DE L'HOMME

PARCOURS

je marche et derrière moi marchent les étoiles
vers des lendemains d'étoiles,
le secret la mort tout ce qui naît et la fatigue
font mourir mes pas font vivre mon sang

mon chemin n'a pas commencé
aucun gisement n'est en vue –
je marche vers moi
et vers tout ce qui vient
je marche et derrière moi marchent les étoiles

Adonis
(Ali Ahmed Saïd)



DURANT LA NUIT,
SA BOUCHE ÉCLATA

COMME UN FRUIT
VERMEIL,
ET LES ÉTOILES
RESPLENDIRENT
SUR SA TRISTESSE

MUETTE.

RÊVE ET FOLIE

Poème

Georg Trakl

Mise en scène

Brigitte Haentjens

Interprétation

Sébastien Ricard

Assistance mise en scène et régie

Vanessa Beaupré

Conseil dramaturgique

Amélie Dumoulin

Vidéo

Karl Lemieux

Environnement sonore

Roger Tellier-Craig

Lumière

Martin Sirois

Costume

Julie Charland

Coupe et confection du costume

Yso

Maquillage et coiffure

Angelo Barsetti

Mise en espace sonore

Frédéric Auger

Intégration vidéo

Dominique Hawry

Collaboration au mouvement

Anne-Marie Jourdenais

Direction technique

Éric Le Brec'h

Direction de production

Cynthia Bouchard-Gosselin

Direction administrative

Xavier Inchauspé

Adjointe aux directions

Laëtitia Fabaron

Une coproduction de

Sibyllines / Théâtre de création

Festival international de la littérature (FIL)

Théâtre français du CNA

Sibyllines tient à remercier le Théâtre de la Ville,
le Théâtre aux Écuries, la Place des Arts et leurs
équipes.

CARNET DE CRÉATION

Direction de la publication

Laëtitia Fabaron

Xavier Inchauspé

Direction artistique et conception graphique

Marie Tourigny

Révision

Liz Fortin

Photographies et images

Angelo Barsetti Couverture

Ulysse del Drago p. 6 & p. 24

Karl Lemieux p. 12

Pierre Soulages p. 26

Xavier Inchauspé p. 15

Autres images Libres de droit



TU ES
DANS
LE MILIEU
DE LA
NUIT
PROFONDE